profond et musical qu'une voix de femme ne sait donner qu'à un seul nom entre tous, Pierre ne voyait là que l'expression d'une bienveillance qui, cachait le commandement sous la douceur du accent. D'ailleurs il éprouva longtemps après, le miss Fanny une sorte de crainte, et reconnaissait toutes ces marques de bonté, ne pouvaient le guérir. Miss Fanny, qui devina sa timidité, s'en devint que plus pressante dans ses avances ; elle finit enfin par l'enhardir et par le placer à son égard sur un pied d'égalité fraternelle.

Il s'établit par suite entre les jeunes gens une intimité tendre, qui se, transforma bientôt, chez la jeune fille, en un amour secret. Pierre la vit devenir triste, inégale, souffrante, sans deviner la cause de ce changement. Deux ou trois fois il crut l'entrevoir ; mais il regoussa aussitôt ce soupçon, en rougissant, comme une suggestion de l'orgueil. Enfin, un jour pourtant, ému d'une profonde pitié pour miss Fanny, dont la douleur avait redoublé depuis quelque temps, il osa lui demander ce qu'elle avait. Sans lui répondre, la jeune fille fondit en larmes et se sauva dans le parloir, placé derrière la boutique ; Pierre l'y suivit et l'y trouva à genoux devant une chaise, le visage caché dans ses deux mains et sanglotant amèrement. Tout troublé, il s'approcha en l'appelant, voulut écarter ses mains, et lui répéta mille noms tendres que la pitié lui inspirait :

—Confiez-moi votre peine, dit il enfin ; ne savez-vous pas que je vous aime ?

—Vous m'aimez ! s'écria Fanny en jetant un cri de joie....

Et elle laissa son front tomber sur l'épaule du jeune homme, qu'elle entoura de ses bras. Elle venait de prendre pour un aveu d'amour ce qui n'avait été qu'une expression d'amitié fraternelle. Pierre, éperdu, se trouva engagé sans le vouloir, sans l'avoir prévu. L'émotion, la surprise, la timidité, la difficulté d'examiner, lui ôtèrent toute présence d'esprit. Il ne sut que rendre machinalement à miss Fanny ses étreintes. Maître Smith entra en ce moment, sa fille s'élança vers lui et se jeta dans ses bras ; il comprit ce qui s'était passé, et tendant les mains au jeune ouvrier, qui demeurait les yeux baissés, et dans un embarras mortel : Vous êtes donc entendus à la fin ; C'est bien, enfans ; à quand la noce ; dit-il en souriant.

Pierre balbutia quelques mots interrompus ; Smith mit cela sur le compte de l'étonnement, de la joie, et n'y prit pas garde. Le jeune Breton se retira désespéré.

Pendant plusieurs jours, il se crut le jouet d'un rêve l'heure où se préparait pour son mariage, Fanny travaillait déjà à son trousseau. Elle était redevenue gaie et chanteuse. Pierre comprit qu'il ne pouvait plus reculer, il se résigna. Ce n'était jamais les angoisses d'un obstacle, et qu'il bravait jusqu'à ce qu'il l'ait brisé. Pierre était craintif, faible, et, comme la plupart des hommes, incapable de protester contre les événemens accomplis. Qui sait d'ailleurs si l'espèce de violence qui lui était faite n'éveillait pas en lui quelque sensation chatouilleuse ? A son insu peut-être, il se laissa prendre à la pensée de devenir riche, indépendant, honoré ; il se voyait, lui jusqu'alors pauvre ouvrier loué à l'heure, travaillant enfin pour son compte, marchant dans sa volonté et dans son indépendance. Puis, la douce figure de miss Fanny passait au fond de ces vagues tableaux de bien-être, avec ses longues boucles de cheveux blonds, et son sourire caressant ; la Figure d'miss Fanny, si bonne, si charmante, qui l'aimait tant, et qui l'aimait *une femme* ! Le moyen de ne pas se laisser aller par instant, à de consolantes pensées ? le moyen de ne pas se résigner à dormir dans ce lit d'amour que l'on sentait d'avance si doux et si abrité ?

A suivre.

Connaissances Utiles.

Que l'homme apprenne à connaître le siècle dévorer.

LES SOURIS MANUFACTURIÈRES.

Un gentilhomme de Kirkaldy a dressé deux souris à faire mouvoir une machine proportionnée à leurs forces pour filer le coton avec profit de cinq à dix livres sterling par jour (50 centimes). Sir Halton le Dunfertlin possède aussi deux souris constamment employées à filer du coton à coudre, au moyen d'une petite machine. La quantité qu'elles en filent tombent et pelotonnent par jour est de en à cent vingt fils de vingt-cinq pouces de long. Il faut pour cela qu'elles parcourent dix mille à et demi par journée ; c'est ce qu'elles font sans trop se fatiguer.

Une circonstance assez curieuse une demi-année, et l'on peut la nourrir pendant cinq semaines avec un sou de farine d'avoine. Pendant ce temps elle a 3870 fils. Sir Halton se propose de louer un vieil édifice de cent pieds de longueur sur cinquante de largeur et autant de hauteur, où il pourra placer dix mille moulins à souris, en les mettant à une distance telle, que les surveillans pourront les surveiller facilement. D'après un calcul approximatif qu'il a fait, cet établissement doit donner un bénéfice net de 2330 livres sterling (57,000 francs) par an. Grâce à cette innovation, voilà le pauvre souriquois transformé en colonie manufacturière.

Origine du Télégraphe.

L'idée du télégraphe appartient à un célèbre physicien nommé Amonthous, le perfectionnement aux frères Chappe, et la première organisation au grand Carnot, lorsqu'il faisait partie de la Convention et qu'il organisait en même temps les quatorze armées qui sauvèrent la France.

Le télégraphe exprime trois signes principaux ainsi désignés le 23, le 99 et l'obtus. Chacun de ces signes produit trente-trois subdivisions, c'est-à-dire un nombre égal à celui des sons et des inflexions de la langue française. Les employés de cette machine, ingénieuse communiquent au moyen de signes qu'ils répètent, les ordres transmis par cette voie, mais ils en ignorent totalement le contenu. A l'extrémité de chaque ligne, il y a un traducteur, qui seul connaît la valeur des mots. Il ne faut pas croire que le même signe ait toujours la même interprétation ; car on conçoit dès lors qu'il serait possible, à la longue et avec une attention soutenue, de déchiffrer les dépêches télégraphiques. Il faut expliquer ces signes selon le dictionnaire auquel ils se rapportent.

A l'origine même, le gouvernement pourrait transmettre des ordres par cette voie, sans que les traducteurs en connaissent le contenu ; il suffirait d'indiquer ces, que les signaux fussent convenus d'avance avec celui à qui on les adresse.

Il y a cependant de signes connus de tous les employés ; ainsi, par exemple, ceux qui expriment le renos, dérangement dans la machine, urgence de Paris ou de tel autre endroit. Il est convenu que, lorsque deux signes viennent des extrémités de la ligne, c'est toujours celui de Paris qui se transmet le premier. A moins de cas graves, et alors l'extrémité opposée l'exprime par le signe : *urgence*. Le gardien de chaque télégraphe enregistre chaque signal qu'il exécute, et attend pour faire le suivant, qu'il ait la certitude que le dépendant a été bien compris et fidèlement imité. Il est encore la nécessité pour lui de pouvoir constater la manœuvre qui exprime qu'on a mal interprété son signe. Il y a aussi des cas où le poste est averti qu'il doit cesser les signaux qu'il voit à mesure qu'il les répète, afin de les lire ensuite lorsqu'ils sont de ceux dont il a la clé, ou de les conserver pour les montrer aux inspecteurs.

Les transmissions par la voie télégraphique quand le temps ne s'y oppose point, se font avec une rapidité à laquelle rien ne peut être comparé. De Paris à Lille on peut transmettre la demande et avoir la réponse en trois minutes ; les nouvelles de Calais arrivent en quatre minutes cinq secondes ; de Strasbourg, en cinq minutes cinquante-deux secondes ; de Toulouse, en treize minutes cinquante-deux secondes ; de Toulon, en treize minutes cinq secondes ; de Brest, en six minutes cinquante secondes.

Vitesse des Bateaux à Vapeur et des chemins de Fer.

On ne saurait trop faire connaître en France la rapidité avec laquelle on peut franchir les distances, lorsque le trajet s'exécute au moyen du service des bateaux à vapeur combiné avec celui des chemins de fer. On peut parcourir, en vingt-trois heures, la distance qui sépare Carlsruhe de Bruxelles ; et cette distance, en raison des sinuosités du Rhin, est de cent cinquante-quatre lieues. Une personne s'est embarquée à Léopolds-Hafen à deux lieues de Carlsruhe, sur le bateau à vapeur qui descend le Rhin ; de Léopolds-Hafen à Manheim, la distance est de dix-huit lieues, qui ont été parcourues en trois heures un quart. De Manheim à Cologne, le fleuve décrit de nombreuses courbes ; la distance entre ces deux points est de soixante-douze lieues, qui ont été parcourues en quatorze heures. Une diligence va en six heures de Cologne à Aix-la-Chapelle ; la distance est de seize lieues. Une autre diligence transporte, en cinq heures, les voyageurs d'Aix-la-Chapelle à Liége, quatorze lieues ; enfin, de Liége à Bruxelles, la distance, par le chemin de fer en raison de l'embranchement sur Malines, est de vingt-quatre lieues, que l'on parcourt en moins de cinq heures.

Ainsi donc en vingt-deux heures et demie, on se rend, sans fatigues, de Carlsruhe à Bruxelles, et la vitesse est de plus de six lieues à l'heure. Nous livrons, sans commentaire, ce résultat aux réflexions de l'administration et de la chambre des députés. Il est comprendre la nécessité de s'occuper enfin sérieusement et sans retard de doter la France d'un système de communications dont la rapidité est si favorable aux transactions commerciales, et dont le prix, bien minime, ne peut manquer de multiplier les mêmes transactions dans une notable proportion. L'Allemagne en ce moment, se couvre de chemins de fer ; celle de Leipsick à Dresde est ouverte ; ceux de Vienne à Presbourg, de Berlin à Postdam, de Munich à Augsbourg, de Francfort au mont Taunus, de Cologne à la Belgique, sont en pleine voie de construction, et nous devons nous contenter en France des petits chemins de fer de Paris à Saint Germain et à Versailles.

LE FANTASQUE,
QUÉBEC, MERCREDI, 31 MAI 1843.

RÉFLEXIONS, NOUVELLES ET CANCANS.

Fantaisies.

(Qui bien aime bien châtie.)

Bulletin de l'autre Monde.

Suite.

MERCREDI, 5 HEURES DU MATIN. Notre bulletin du dernier numéro, comme on se le rappelle, fut interrompu par l'arrivée de la fin de notre journal. Aujourd'hui notre diable qui n'est pas boiteux, mais qui n'en voit pas moins clair pour cela est juché à son observatoire ; on voit qu'il prend goût à la besogne car il est plus matinal encore que moi : je commence à redouter qu'il y ait quelque chose là-dessous, je guetterai afin de découvrir quelque jour ce mystère ; pour le moment nous avons des matières plus graves à traiter. A l'ouvrage.

—Ane, mon petit âne que vois-tu dans l'autre monde.

—Ah ! mon maître, je vois une angélique jeune fille aux yeux noirs, aux sourcils arqués, aux joues rebondies et veloutées, à la bouche vermeille ; elle est matinale comme l'alouette, mais plus gaie, plus vive, plus légère qu'elle ; oh ! mon maître, si vous la voyiez arroser mignonnement ses bouquets, les ébranler, les arranger, les dorloter, soigner ses oiseaux, coquetter, jacasser, roucouler avec eux, si vous voyiez son petit nez retroussé humer l'air frais du matin imprégné de rosée ; ah mon maître, ah mon maître si vous l'apercevriez ensuite de sa main blanchette, tirer son rideau pour s'y cacher, vous seriez aussi chagrin, aussi furieux que je le suis ; voyez.....

—Ah ça dis-moi, maraud, si tu te moques de moi ? Tu ne me feras pas croire qu'on vous de ces billevesées-là dans l'autre monde !

—Eh ! qui vous parle de l'autre monde ! Je m'inquiète fort peu des morts. Je suis vivant et je veux me m'occuper que des vivants ; maintenant, la voilà qui ouvre tout doucement son rideau.

—Qui ça ?

—La jeune fille aux yeux noirs.

—Dans l'autre monde ?

—Eh non, à la fenêtre de la troisième maison de la rue qui monte ici tout près.

—Ah ça es-tu fou ? tu ne te souviens donc plus que nos lecteurs attendent avec impatience la fin de l'histoire que tu leur as commencée à propos de certains personnages qui ne sont plus ?

—Tiens c'est vrai, je n'y pensais plus, je vais ajuster mon télescope, frotter les verres, chercher le point de vue ; là, tenez v'la que ça y est ; je vous disais donc que je voyais une troupe de braves morts pour la liberté ; bon ! la voilà qui me regarde ! ciel, que je suis content !

—Qui ça, la liberté ?

—Non, la jeune fille aux yeux noirs.

—Encore ! maraud, si tu continues tes sottises je te chasse.

—Pardonnez-moi pour cette fois-ci ; je vous assure que je serai plus attentif à présent ; voyez-vous ce n'est pas ma faute, j'avais un œil au trou du télescope et l'autre regardait à côté. (*Tout bas, entre ses dents*) C'est de la peine de sortir si matin de mon lit bien chaud pour voir un âne geler au bout d'une cheminée à cuire les trépassés ; tu ne m'y rattraperas pas de sitôt.

—Qu'est-ce que tu marmottes là haut ? vas-tu continuer gamin ?

—Je ne puis rien voir de tout, le temps est couvert, l'atmosphère est chargée ; j'ai beau ar-